

# CULTURE ENJEU



■ L'ÈRE DE LA TRANSFORMATION ■ DURABILITÉ ET CRÉATIVITÉ  
 ■ 50 ANS DU SUFFRAGE FÉMININ



# ACCLIMATATION

Par Aimée Papageorgiou, rédactrice en chef a. i.

**R**etourner à l'essentiel. Comme un besoin vital, une finalité en soi. L'occasion providentielle de repenser notre rapport au monde durant cette crise sans fin, est une idée qui poursuit son chemin dans bien des consciences. Un *essentiel* dont la notion pourtant relative se sera imposée à l'échelle collective, divisant ainsi nos actions et nos choix en catégories, praticables ou non et échappant parfois à la logique même de la « préservation » quand il s'agira de nos esprits.

Des écosystèmes tout entiers fragilisés – reniés même – une sélection naturelle précipitée... L'alerte est déjà donnée. Façonnant des siècles de dialectique et aujourd'hui mises à mal plus que jamais « Nature » et « Culture » interrogent, dans un nouveau paradigme, la place qui leur est attribuée dans nos sociétés. Car si voir nos lieux vidés de leur public depuis une année est une réalité douloureuse à bien des niveaux, c'est le sentiment que la culture dans son ensemble a été vidée de son sens qui reste le plus insupportable.

Pensées dans un mode « pré-covid », les initiatives se multiplient pour repenser ses pratiques artistiques en résonance avec l'urgence climatique. Une urgence faisant place à une autre, la crise sanitaire nous a renvoyé derrière nos écrans, qui n'auront jamais été aussi peu tactiles. Elle aura aussi démontré les limites d'un modèle visant à privilégier la « réduction » à tout prix.

Sortant de ce contexte de crise, ce numéro de mars 2021 est aussi une occasion de marquer un autre anniversaire. Celui-ci significativement plus réjouissant sans pour autant oublier « la révolution permanente » dont il est encore question : le cinquantenaire du suffrage féminin. Nous y consacrerons une rubrique échelonnée sur les quatre publications de l'année. La première honore les femmes artistes.

La dessinatrice franco-suisse Olga Prader, s'est emparée de la thématique des milieux culturels face à l'urgence climatique en y amenant son trait au caractère critique, teinté d'humour et d'érotisme avec une utilisation exubérante du noir et blanc. Ici un être floral, un barde abeille et un escargot pressé aux affects débordants se baladent en liberté et interagissent avec les artistes pour souligner la dimension complexe de cet équilibre entre l'humain et la nature. Pour la première fois pour CULTURE ENJEU, et en collaboration avec le directeur artistique Emmanuel Crivelli, la couleur vient accentuer certains éléments de ses dessins.

Premier de l'année, ce numéro de mars signe aussi le retour du printemps. Un printemps qui ne connaîtra sans doute pas son sacre cette année, tant les manifestations culturelles l'auront déserté lui préférant un été hygiéniquement plus sécurisant, mais qui n'en sera pas moins dépourvu de beautés et de promesses de vies. Du moins, c'est d'en garder l'espoir qui reste essentiel. ■



**JOUER, C'EST AUSSI SOUTENIR.  
GRÂCE À VOUS, PLUS DE 210 MILLIONS DE FRANCS  
PROFITENT CHAQUE ANNÉE À LA COMMUNAUTÉ.**



Retrouvez tous les bénéficiaires

## ABONNEZ-VOUS!

WWW.CULTUREENJEU.CH  
17 ANS D'ARCHIVES, 69 NUMÉROS  
+ 800 ARTICLES

**20 CHF PAR AN**

CULTURE ENJEU N° 69 – MARS 2021  
édité par l'Association CULTURE ENJEU  
www.cultureenjeu.ch

CULTURE ENJEU  
Rue du Petit-Chêne 25  
1003 Lausanne  
+41 (0)21 311 18 77  
info@cultureenjeu.ch

RÉDACTRICE EN CHEF A. I.  
Aimée Papageorgiou  
aimee.papageorgiou@cultureenjeu.ch

CONCEPTION GRAPHIQUE ET  
DIRECTION ARTISTIQUE  
Emmanuel Crivelli – www.dualroom.ch  
FONT : Similar par Or Type

RÉSPONSABLE ADMINISTRATIF  
Stéphane Morey  
stephane.morey@cultureenjeu.ch

ADMINISTRATION & ABONNEMENTS  
Micaela Campiche  
secretariat@cultureenjeu.ch

COMITÉ DE RÉDACTION  
Florence Grivel, Corinne Jaquiéry,  
Alexandre Lanz, Aimée Papageorgiou,  
Samuel Schellenberg, Clotilde Wutrich

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO  
Anne-Claire Adet, Antoine Bal, Aviel Cahn,  
Patrick de Rham, Corinne Jaquiéry,  
Stéphane Morey, Gérald Morin,  
Christophe Gallaz, Frédéric Gonseth,  
Aimée Papageorgiou, Clotilde Wutrich

ILLUSTRATIONS ET DESSINS  
Olga Prader, Pitch Comment

PUBLICITÉ : pub@cultureenjeu.ch

IMPRIMÉ PAR : Ediprim SA – 2501 Bienne  
PARUTION : 4 fois par an – ISSN 1660-7678



LA FERRAILLE ET LA FOUGÈRE	CINÉMA MON AMOUR	METTRE EN LUMIÈRE LE TRAVAIL DES FEMMES ARTISTES AU QUOTIDIEN	CRÉATIVITÉ ET DURABILITÉ: QUELLE VOIE SUIVRE?	CEUX QUI EN PARLENT LE PLUS + DANS L'ŒIL DE PITCH
2	2	2	2	2
8	2	1	0	1 8

RENCONTRE AVEC ANNE-CATHERINE SUTERMEISTER + LA CONFÉDÉRATION GARDE EN RÉSERVE L'ARGENT DES SÉRIES!	4
SAINTE ESTELLE REVAZ, PRIEZ POUR NOUS! + UN « PASS LOISIRS ET CULTURE » DE TOUTE URGENCE!	6
DOSSIER LA GRANDE TRANSITION	9
MÉMOIRES VIVES LE RÔLE DES PUBLICATIONS AU SEIN DES INSTITUTIONS CULTURELLES	10
LA MUSIQUE EN PERMACULTURE, UN MODÈLE À RÉFLÉCHIR	12
FEUX VERTS POUR LES ARTISTES + LE THÉÂTRE DU JURA EN MOUVEMENT DURABLE	14
« LES PAYSAGES SONT POLITIQUES »	16





# LA TRANSFORMATION

Initiés en été 2020, à un moment où l'on ne pensait pas que la crise allait durer, puis entérinés par la Loi Covid-19 adoptée le 26 septembre, ces fonds de transformation se présentent comme un remède pour sortir la culture de l'impasse et redynamiser le secteur. Une opération, coordonnée par tous les cantons romands et visant à informer les milieux culturels sur les modalités de ce dispositif, a été confiée à Culture Valais. Rencontre avec son directeur, JEAN-PIERRE PRALONG.

# OU LA VIE

## La transformation est-elle la seule issue pour envisager la suite ?

Durant cette année, les gens ont pu faire la synthèse des avantages et des inconvénients amenés par les rencontres numériques et se retrouvent à repenser leur modèle. Non pas nécessairement pour le changer entièrement mais pour envisager des synergies, des compléments et des consolidations. D'ailleurs, plusieurs personnes qui nous contactent n'ont qu'une envie, c'est de pouvoir continuer à faire comme avant et à juste titre, parce que leur concept de festival ou de théâtre continue de faire du sens mais ils souhaitent pouvoir lui donner plus de moyens en professionnalisant certains postes par exemple. Plus la crise dure, plus elle renforce certains formats qui existaient et qui fonctionnaient très bien ainsi. On peut choisir de changer partiellement, progressivement ou s'engager dans une transformation totale. Je n'ai d'ailleurs pas connaissance d'autres domaines qui mettent en place un tel outil et offrent autant de flexibilité. Il existe les cas de rigueur mais pas cette possibilité de créer à nouveau en quelque sorte.

## Ces changements peuvent-ils être pensés dans l'urgence ?

Parfois le changement est une nécessité directement liée au COVID-19, dû à un empêchement évident de pouvoir faire un certain nombre de choses. Tandis que pour d'autres, la réflexion était déjà entamée et ces fonds répondent à un besoin de changement qui n'a fait qu'être réactivé et confirmé par la crise.

Créée en 2010, Culture Valais est une association initiée par l'État du Valais et l'Union des villes valaisannes pour défendre et promouvoir la reconnaissance de l'activité artistique professionnelle à l'intérieur comme à l'extérieur du canton. En mars 2020, Culture Valais met en place la hotline « Covid culture » et a répondu depuis à près de 1000 demandes sur des questions d'ordre sanitaire, économique et juridique.

Propos recueillis par Aimée Papageorgiou

## Avec ces fonds, c'est une manière de retrouver une vitalité et de contribuer à la relance ?

Au-delà des projets de transformation, il y a bien sûr l'enjeu de la relance. Pour remonter en puissance cela prend des mois. Il faut donc que les autorités politiques et administratives considèrent la relance, non pas aussi simplement que ce cela a été fait l'été dernier et où l'on a subitement interrompu les aides aux gens alors qu'ils n'avaient pas retrouvé leur clientèle ou leur public. Cela peut se faire en diminuant par exemple progressivement les RHT ou en donnant l'accès à des fonds qui viendraient compenser la remontée des revenus. Dans ces cas-là, il ne s'agit pas des fonds de transformation mais d'un accompagnement pour la remise en place, du moment que les choses iront mieux à partir, on l'espère, de cet été ou même cet automne. Les projets de transformation interviennent eux à un moment bien particulier et sont un moyen supplémentaire pour développer son projet en envisageant par exemple d'atteindre de nouveaux publics.

## Un public qui a pris de nouvelles habitudes et avec qui il convient de renouer. La transformation tend-elle indéniablement vers la numérisation ?

Il y a cette tendance forte mais cela reste une option comme une autre. Digitaliser pour digitaliser ne sert à rien. Il faut évidemment que le projet puisse garder un sens.

© LOUIS DASSERBOURNE



Un théâtre peut tout à fait envisager des formats hybrides dans un rapport intelligent au virtuel, sans pour autant mettre de côté la dimension sur place en présence d'un public. Dans le cas d'un musée dont l'approche repose beaucoup sur le rapport parfois même tactile à l'objet, cela ne s'y prêterait pas nécessairement. Cela peut même être un parti pris de ne pas vouloir digitaliser. D'autant plus dans un monde où on est noyé d'images et d'écrans et dont on fait une overdose. Je suis le premier à me réjouir de retourner dans une salle de cinéma et de revoir un spectacle vivant.

## Dans ces workshops\*, où étaient invités des consultants pour start-ups ou entreprises en difficulté, il a notamment beaucoup été question d'agilité et de viabilité. Le milieu culturel aurait-il tendance à ne pas envisager un modèle viable ?

Toute entreprise culturelle, et c'est là le terme officiel pour qualifier les structures éligibles pour les fonds de transformation, répond d'une manière ou d'une autre à un « modèle d'affaires ». Le COVID-19 a mis entre autres une forte pression sur ce modèle et ce dans tous les secteurs. La question du financement dans son ensemble demande à être repensée. Les pouvoirs publics vont être en difficulté, les recettes propres ont également été mises à mal. Lors de la première vague, beaucoup d'événements et d'artistes ont cherché à rester en lien avec leur public en proposant des alternatives numériques, faute de rassemblement. Ceci ne leur ayant pour la plupart rien rapporté car la performance n'était pas monétisée. L'intérêt de ces workshops était de pouvoir discuter

\* vidéos disponibles sur les pages des différents services culturels cantonaux

et envisager les différentes façons de se faire financer sans remettre en question l'idée selon laquelle la culture a une raison d'être au-delà des aspects économiques. Je pense au contraire, que beaucoup d'acteurs-trices culturel-le-s sont prêt-e-s à revoir leur modèle s'il le faut et pour autant que cela fasse du sens encore une fois.

## Dans cette idée de synergies et de compétences mutualisées, que pensez-vous que le monde de la culture a lui-même à apporter aux autres secteurs professionnels ?

Ce qu'elle sait si bien faire au quotidien, dans sa capacité à créer, à surprendre sur la manière de voir le monde et les sujets de société. Souvent les artistes sentent les choses et voient un peu plus loin. Si on pouvait les entendre et les écouter pour penser la suite, ce serait bénéfique pour l'ensemble de la société. Ce virus questionne finalement beaucoup le rapport de l'humain à la nature et notre façon de vivre et d'utiliser cette planète. Et les artistes savent s'emparer de ces questions et les communiquer. J'espère que ces projets de transformation, avec toutes les synergies qu'ils impliquent, vont permettre de réunir des domaines qui n'auraient pas eu l'envie ou l'occasion de travailler ensemble auparavant. C'est l'idée qui est d'ailleurs à l'origine de Culture Valais : créer des ponts. Mettre en réseau le monde de la culture entre ses différents acteurs mais également l'ouvrir aux autres champs tels que par exemple la science, la technologie, l'économie, le tourisme et stimuler les échanges de pratiques et de savoir. ■



Son entrée en fonction aura été marquée par une crise sans précédent pour les milieux culturels. Rencontre avec ANNE-CATHERINE SUTERMEISTER, cheffe du service de la culture du canton du Valais, pour qui les défis et les opportunités de développement sont nombreux.



Propos recueillis par Aimée Papageorgiou

**L**e paysage culturel valaisan est assez fort et structuré, notamment grâce à l'engagement de plusieurs faitières (Visarte Valais, Valais Films, l'Association valaisanne des musées, etc.) D'autres cantons n'ont pas forcément les mêmes équivalents dans ces branches, pensez-vous que cela a permis aux acteurs-trices culturel-le-s valaisan-ne-s de mieux faire face à la crise ?

Oui ! C'est un atout évident que de pouvoir s'adresser à une structure faitière, apte à livrer des informations sur les besoins spécifiques d'un secteur culturel. Cela a surtout permis d'échanger et de transmettre rapidement les informations nécessaires. Plus largement, les faitières engagées font avancer les métiers, la branche et apportent un soutien déterminant à sa professionnalisation.

**Quels sont les défis et les nouvelles directions que vous souhaitez prendre ?**

En Valais, il me semble que ce qui a pu être considéré comme une faiblesse – l'absence de grandes institutions (opéras, orchestres, grands musées) – devient aujourd'hui un atout et un gage d'agilité. Les défis sont multiples : nous allons réactiver un fond destiné aux projets culturels et touristiques, lancer un programme pour encourager le dialogue entre les générations, mais aussi consolider les structures établies et les accompagner au cours de cette période singulière.

« JE RÊVE DE PROJETS QUI PUISSENT CRÉER DES SYNERGIES ENTRE LA CULTURE ET D'AUTRES FACETTES DE NOTRE SOCIÉTÉ »

**Diriez-vous que la crise du COVID-19 a renforcé la cohésion entre les cantons romands ?**

La Conférence des chefs de service et délégués aux affaires culturelles (CDAC), une conférence de la CDIP, est un organisme extrêmement dynamique et je dirais aussi créatif. En effet, rappelons que la CORODIS, Label +, Livre +, et différentes structures romandes ont été encouragées, voire créées par la CDAC. Depuis l'arrivée du COVID-19, la nécessité de pouvoir échanger, s'harmoniser au niveau des dispositifs d'indemnisation a été fondamentale. La CDAC, pour moi, c'est une intelligence collective et donc une valeur ajoutée indéniable pour que nos services soient plus adaptés et efficaces.

**En poussant les entreprises culturelles à se transformer, certaines se verront sans doute augmenter leur voilure. Les pouvoirs publics sont également amenés à se repenser dans leur politique de soutien. Qu'est-ce que cela implique pour vous concrètement ?**

L'idée n'est pas forcément d'augmenter la voilure, ou alors il sera judicieux d'opter pour un modèle d'affaires qui repose aussi sur des recettes plus diversifiées, assurant ainsi un meilleur équilibre à l'entreprise culturelle. Pour ma part, je rêve de projets qui puissent créer des synergies entre la culture et d'autres facettes de notre société comme la santé, la formation, le sport, le tourisme, la science ; des projets qui puissent aussi intégrer les transformations sociétales en cours comme le développement durable et l'économie solidaire, la digitalisation sous ses différentes facettes (AI, VR, robotique, etc.), réagir face aux fractures sociales croissantes ; des projets qui puissent peut-être en prendre le contre-pied, inventer d'autres pratiques culturelles inédites... Enfin, des projets qui réactivent en nous la poésie du monde... ■

# LA CONFÉDÉRATION GARDE EN RÉSERVE L'ARGENT DES SÉRIES !

Par Frédéric Gonseth (membre du conseil d'administration du TPF et de la Task Force Swiss Audiovisual Production)

**L**a série a le vent en poupe ! Sous l'effet des vagues de confinements, le public accentue sa migration de masse vers les plateformes (cf CE1 68) : la barre des 200 millions d'abonnés Netflix est passée – mais la société n'est toujours pas rentable ! Cette gigantesque opération de dumping à l'échelle mondiale devrait être entravée par les gouvernements en vue de protéger leur cinéma national – le Conseil fédéral a proposé d'ériger une timide barrière de 4% d'investissement dans les films suisses – espérons que le Conseil National reviendra ce printemps sur sa décision absurde de l'abaisser à 1% !

Les « séries TV » actuelles ne sont plus du cinéma au rabais. Produites en Suisse par des indépendants, comme Quartier des banques, Wilder, Helvetica, Le Prix de la Paix, elles ont trouvé le chemin du grand public (on peut les voir sur la nouvelle plateforme d'accès libre Play Suisse).

Dans ces conditions, il est plus qu'étrange que ces séries devenues les locomotives de notre cinéma suisse n'obtiennent aucun appui de la Confédération. Depuis 2013, l'Office fédéral de la Culture a supprimé l'aide aux téléfilms de fiction unitaires et elle n'est jamais entrée en matière pour les séries. L'aide qu'apportent les cinéastes eux-mêmes à travers leurs sociétés de gestion des droits d'auteur (le TPF) et les aides régionales (Cinéforum), atteint à peine 10% du financement. La SSR le déplore elle-même, mais les séries TV produites par des indépendants reposent essentiellement sur la seule SSR, dans une période où la baisse de publicité réduit ses moyens et ne lui permet donc pas de compenser les reculs du cinéma endommagé par la pandémie.

Le système d'aide au cinéma suisse est en train de totalement rater le double virage pandémie + plateformes. Il n'a qu'une dimension culturelle – aujourd'hui c'est d'une aide économique massive que les salles ont besoin (cf l'article page 74). Mais qu'on se rassure, pour les séries, l'argent existe déjà, il s'appelle

« redevance audiovisuelle » (perçue par SERAFE). A travers cette sorte d'« abonnement obligatoire », le public paie pour voir des séries suisses, notamment. Le système a d'ailleurs été confirmé par la votation contre « No Billag » il y a trois ans.

En 2019, le solde de la redevance s'est monté à 30 millions. Mais la Confédération garde cet argent dans une « réserve » ! Ces 30 millions payés par le citoyen ne parviennent donc pas à celles-eux qui produisent et réalisent de manière indépendante les séries que regarde les citoyen-ne-s suisses. C'est un vrai scandale qu'il est facile de corriger sans délai. Parmi diverses solutions, (p. ex. un versement de cette réserve à l'OFC pour qu'elle ouvre un guichet « séries »), de loin la plus rapide serait que le gouvernement, comme il l'a fait l'an passé pour l'Agence ATS, ajoute dans la liste des bénéficiaires 2022 de la redevance le « Fonds de production télévisuelle » TPF, une institution non lucrative de prêts remboursables, mise en place par l'ensemble de la branche et qui a fait ses preuves depuis plusieurs décennies. ■



Helvetica, thriller politique réalisé par Romain Graf, produit par Rita Productions, Versus Production (BE), et la RTS

Résultat d'une réflexion sur le rôle de plus en plus crucial d'un secteur jusqu'ici non soutenu par la Confédération, la Task Force Swiss Audiovisual Production (SAP) s'est créée à l'automne 2020. Mandatée par le Fonds de production télévisuelle (TPF) et d'autres associations de la branche de la production audiovisuelle indépendante, elle a pour mission d'obtenir un soutien issu de la redevance LRTV.



La culture n'est pas entendue, pas défendue ! Voilà un sentiment souvent exprimé ces derniers mois. Mais comment faire pour porter plus haut les messages d'un secteur particulièrement disparate et diversifié ? Éclairage avec Stéphane Morey, secrétaire général de l'AROPA et membre de la TASK FORCE CULTURE ROMANDE.

Par Stéphane Morey

### L'HERBE EST TOUJOURS PLUS VERTE CHEZ GASTROSUISSE

« Les milieux culturels ne cessent d'envoyer des bouteilles à la mer » disait Stéphane Gobbo dans une chronique<sup>1</sup>. « Il est impératif, nécessaire et urgent que les acteurs culturels indépendants puissent (...) être aussi défendus au niveau fédéral avec la même ardeur qui est mise pour soutenir les autres secteurs de l'économie » martèle le manifeste initié par Estelle Revaz<sup>2</sup>. « La culture hurle au milieu d'un désert. » se désole enfin l'auteur Pierre Crevoisier<sup>3</sup>. Et ce dernier d'ajouter « Je lis qu'une Taskforce Culture existe et qu'elle effectue un travail de lobbying (...). J'espère aussi. Mais je doute. » dit-il, avant de citer « la machine de guerre GastroVaud, une organisation qui pèse de tout son poids sur les décisions politiques. »

Face à la majorité bourgeoise au Parlement et dans les cantons, faire le poids implique notamment d'être capable de faire front commun au nom d'un secteur tout entier. Plus facile à dire qu'à faire concernant la culture. Quel intérêt un théâtre institutionnel subventionné partage-t-il avec une scénariste indépendante, ou une entreprise de prestations techniques qui n'a jamais touché d'argent public ? Comment fédérer un milieu qui comprend des patron-ne-s, des salarié-e-s, et des indépendant-e-s ? Comment faire pression sur l'OFC alors qu'une partie des faitières sont subventionnées par ce même office ? Comment éviter de mordre la main qui vous nourrit tout en aboyant assez fort pour qu'elle ne vous laisse pas mourir de faim ?

### LA POLITIQUE EST UN ART, DANS LEQUEL IL EST PÉRILLEUX DE S'IMPROVISER EN SOLO

Pendant que les faitières se coordonnent dans l'urgence et tentent de construire un appareil d'influence politique commun, les artistes et les acteurs-trices culturel-le-s souffrent et s'impatientent, à juste titre. Certain-e-s jouissent d'une certaine notoriété et la tentation est grande d'en faire usage pour faire bouger les choses. La célébrité peut amplifier des voix, ouvrir des portes, et donner accès aux décideurs-ses. Mais si les artistes maîtrisent l'expression, cela ne fait pas nécessairement d'eux-elle de bon-ne-s communicant-e-s. Lorsqu'ils-elles s'aventurent dans l'arène politique sans s'intéresser à ce que font les autres, sans chercher à représenter des intérêts collectifs,

ils-elles prennent le risque de fragiliser les efforts et la légitimité des autres, au mieux par inadvertance, au pire en se faisant instrumentaliser par les politiques.

Les faitières ont fait un travail considérable ensemble depuis près d'une année, tant la *Task Force Culture Nationale*, que la *Task Force Culture Romande*, et bien d'autres encore au niveau local. Ce n'est pas un hasard si le Parlement a approuvé 100 millions au lieu de 80 pour la culture dans la Loi Covid-19. La réintroduction des RHT pour les CDD n'est pas arrivée par magie. Ni d'ailleurs la possibilité pour les cantons d'indemniser désormais le secteur du livre ou les clubs, exclus des aides durant la première vague. Toutes ces petites victoires et bien d'autres sont le fruit d'efforts acharnés, souvent bénévoles et en coulisses, d'échanges coordonnés avec les membres clés de commissions, d'alliances avec d'autres secteurs concernés, et de mobilisations avec les cantons et les villes, également impactés par les décisions de Berne.

### LA SYMPHONIE PLUTÔT QUE L'UNISSON

Embarquées dans ces efforts en coulisses, les faitières ont parfois négligé l'importance d'investir aussi l'espace public et d'exprimer simplement la colère et le désarroi de leurs membres, même si l'impact politique immédiat paraît faible. Sans cela, on comprend que certain-e-s décident d'occuper eux-mêmes le terrain pour se faire entendre, quitte à prendre le risque de mettre les pieds dans le plat.

Dans la frénésie de coordonner en urgence le secteur culturel pour parler d'une seule voix, les faitières ont parfois oublié que la légitimité à représenter se cultive en permanence, et qu'à vouloir sacrifier la démocratie au nom de l'efficacité, on risque de perdre les deux. Fidèle à notre immense diversité, ne vaudrait-il pas mieux coordonner nos multiples voix singulières que d'essayer d'effacer nos particularités au profit d'un message unique ?

La défense politique unifiée de la culture en Suisse est nouvelle, et nous avons encore beaucoup à apprendre. Et même lorsque nous aurons notre GastroSuisse culturel, il y aura encore des défaites et des frustrations. Il faudra apprendre que cela fait partie du jeu politique et que cela ne veut pas forcément dire que personne ne nous entend, ni ne nous défend. ■

<sup>1</sup> « La culture aux abois, la caravane passe », chronique de Stéphane Gobbo, chef de la rubrique culture du Temps, dans l'édition de ce dernier du 15 novembre 2020.  
<sup>2</sup> « Manifeste des acteurs culturels », publié par le Collectif Culture, initié par la violoncelliste Estelle Revaz fin décembre 2020.  
<sup>3</sup> « La culture, la gueule ouverte », tribune de l'auteur Pierre Crevoisier, publiée dans Heidi.news le 21 décembre 2020.

# UN « PASS LOISIRS ET CULTURE » DE TOUTE

Par Frédéric Gonseth

Le spectre de la crise des années trente est revenu. Longtemps après le confinement, des barrières pandémiques resteront encore en place, entravant l'accès aux salles, aux festivals et aux lieux de loisirs – tandis que les gens auront pris l'habitude de « jouir sans entraves », jour et nuit, devant leur grand écran digital. Certes, il y aura un mouvement de retour à ces anciens modes, mais cet engouement initial cachera un pan de la réalité : une partie de l'ancien public n'y reviendra pas. Il aura basculé dans le tout digital – et n'adoptera pas des pratiques de consommation « ringardes », qui exigent de se bouger, d'acheter un billet, avec le risque de tomber sur un spectacle ou un film moins « rodé » qu'une œuvre labellisée au niveau mondial – chez les plus jeunes en particulier. Pour ce qui concerne le cinéma, cela se traduit déjà par la magnétisation d'une partie des films grand public vers les plateformes, privant les salles de leur principale source d'attraction, annonçant des fermetures.

Dans la cacophonie des appels à l'aide d'urgence auxquels les politiques sont tenus de réagir, on peine à voir surgir des solutions faites pour surmonter ces effets à plus long terme de la pandémie. Pourtant, c'est la société dans son ensemble qui a exigé le blackout de la culture et des loisirs. C'est à elle, à travers ses autorités, d'encourager le public à reprendre le chemin des scènes et des salles, par des incitations financières proposées dès aujourd'hui, sans attendre la fin du confinement.

Comment ? Un plan de relance – New deal, plan Wahlen ou Parmelin, peu importe – un « plan loisirs » doit subventionner la consommation de loisirs locaux et de culture en Suisse – un plan facilement extensible à d'autres secteurs de loisirs, comme la gastronomie et le sport. Plusieurs expériences de bons d'achat avec

rabais subventionnés ont été fort bien accueillies au niveau local. Il s'agit d'en appliquer le principe au niveau national sous forme numérisée et de l'étendre à tout le secteur des loisirs et de la culture, et de le moduler en fonction de divers publics-cibles. Les jeunes en tout premier lieu devraient se voir offrir de gros rabais pour le premier film, spectacle, loisir ou restaurant visité chaque mois.

L'avantage d'un tel système automatique est de ne pas interférer dans les goûts du public et donc dans la concurrence. On n'impose pas une culture ou des loisirs sélectionnés par l'État. L'aide de la collectivité ne vise qu'à stimuler leur fréquentation. Les politiques auront, quant à eux, à mettre en œuvre leurs compétences pour non seulement financer la mise sur pied et l'alimentation du système, mais décider la répartition du financement et les taux de soutien différenciés pour atteindre les buts fixés dans chaque domaine, vis-à-vis de chaque type de public.

Mais il faut construire le système par le haut. A l'échelle nationale, et ensuite redescendre en ajoutant à chaque niveau cantonal et communal des prestations particulières, financées localement, mais accessibles par le même login, ou pour ainsi dire, le même « pass ».

Pour l'utilisateur, le « pass loisirs et culture » sera accessible sur une plateforme de service public (p.ex. financée par un grand sponsor national). L'utilisateur obtiendra des rabais adaptés à son profil sur des œuvres *mainstream* ou plus pointues et pourra s'inscrire à l'avance pour des *events*. Une façon de stimuler la diversité et l'expérimental.

L'alliance de la culture et des loisirs, et peut-être de la gastro et des sports sur une seule et même plateforme d'accès, lui donnerait à l'échelle nationale ou régionale-linguistique une force d'attraction considérable. On aura ainsi choisi la bonne formule combinant financement privé-public, culture élitaire et *mainstream*, choix politiques et concurrence, liberté de création et indépendance économique. Et trouvé un antidote à l'attraction du public pour les plateformes internationales. ■



« L'ALLIANCE DE LA CULTURE ET DES LOISIRS, ET PEUT-ÊTRE DE LA GASTRO ET DES SPORTS SUR UNE SEULE ET MÊME PLATEFORME D'ACCÈS, LUI DONNERAIT À L'ÉCHELLE NATIONALE UNE FORCE D'ATTRACTION CONSIDÉRABLE. »

URGENCE!

T  
A  
N  
K  
  
T  
H  
I  
N  
K  
  
T  
A  
N  
K  
  
T  
H  
I  
N  
K  
  
T  
A  
N  
K  
  
T  
A  
N  
K



**Derrière chaque création audiovisuelle  
il y a des femmes et des hommes.  
Nous protégeons leurs droits d'auteur.**

Les Fonds de solidarité de la SSA et de SUISSIMAGE  
aident dans les situations difficiles.



# LA GRANDE TRANSITION





# MÉMOIRES VIVES

Par Clotilde Wuthrich

## LE RÔLE DES PUBLICATIONS AU SEIN DES INSTITUTIONS CULTURELLES

Quelles sont les pratiques autour des publications imprimées et numériques au sein des institutions culturelles, tous domaines confondus ou presque : arts visuels, danse, théâtre, cinéma, musique ? Quelles sont leurs formes, leurs contenus et leurs fonctions ? Prémises d'un petit état de la question, éclectique et sans visée exhaustive, à partir de conversations avec des représentant·e·s de quelques institutions suisses.

**P**ourquoi et comment les institutions culturelles documentent-elles leurs activités *in situ* ? Les pratiques numériques et imprimées s'y côtoient le plus souvent, telles que les affiches, programmes imprimés ou numériques, communiqués de presse, feuilles de salle, guides de visite, supports de méditation,

contenus audiovisuels, sites internet, newsletters et réseaux sociaux. A cette base s'ajoutent, en fonction des moyens financiers, de l'envergure de l'événement et de la stratégie adoptée, quantité d'autres propositions telles que des applications pour *smartphones*, des magazines, des ouvrages anniversaires, des blogs ou des chaînes TV. Grand dénominateur commun en tous les cas quand les moyens le permettent : le catalogue, publication d'envergure dont les institutions se passent difficilement. Bien que coûteuse et plus contraignante, l'édition imprimée – souvent grâce aux mécènes – s'avère précieuse pour la multiplicité de ses fonctions.

### ACCOMPAGNER LES PUBLICS

Le catalogue est un outil de promotion et d'accompagnement auquel les publics sont souvent attachés. S'agissant de cinéma, selon Giona A. Nazzaro, directeur artistique du Festival du film de Locarno, celui-ci permet de communiquer un programme et guider les publics. Avec ses synopsis et les commentaires artistiques des sélectionneur·euse·s de films, il est aussi un outil de recherche et de formation. Dans les salles de théâtre, un équivalent existe sous la forme du cahier de salle : Le Poche, à Genève, l'offre à ses abonné·e·s pour leur permettre d'accéder physiquement au texte d'auteur·e·s contemporain·e·s peu connu·e·s et d'en apprécier la graphie, le rythme, la syntaxe ou la ponctuation particulières.

### DIFFUSER LE TRAVAIL DES INSTITUTIONS ET DES ARTISTES

Pour Mathieu Bertholet, directeur du Poche, avec cet appareil dramaturgique, le théâtre constitue le premier créateur du texte de l'auteur·e pour lequel il fournit également un texte secondaire, remplissant une sorte de rôle encyclopédique. Une fois passé l'événement de la représentation, l'objet devient un outil de visibilité pérenne ; remède à la rareté des éditions de théâtre consacrées aux auteur·e·s vivant·e·s. Le livre permet ainsi de diffuser les recherches réalisées en amont d'un

événement : celles de l'institution comme celles des artistes. Dans les musées d'art, le catalogue constitue ainsi souvent un prolongement des expositions en tant qu'aboutissement de plusieurs années de recherches scientifiques sous une forme augmentée, avec des textes scientifiques écrits par les conservateur·trice·s autour d'un axe thématique.

### UN OBJET PHYSIQUE, ARTISTIQUE ET ÉCOLOGIQUE

Selon Thibault Walter, co-directeur du Lausanne Underground Film and Music Festival, le catalogue imprimé est aussi un objet physique que l'on peut prendre en main, feuilleter, s'approprier, annoter et qui permet un cheminement et des accidents de lecture qui sont impossibles sur la toile. S'y ajoute la dimension artistique du livre, qui permet des inventions formelles et graphiques autant par sa forme que dans son contenu et qui bénéficie souvent de contributions d'artistes et d'auteur·e·s invité·e·s.

Selon Mathieu Bertholet, en plus de son utilité et de sa beauté, l'avantage du livre est aussi écologique puisque sa production est plus durable que s'il était diffusé sous une forme digitale. Pour Thibault Walter aussi, l'impression permet de maîtriser l'énergie et la matière utilisées. Sans compter la possibilité que fournit l'impression de co-réaliser l'objet avec des artisan·e·s de proximité, de tester des matériaux et faire vivre des entreprises empêchées par le numérique.

### COLLECTIONNER, ARCHIVER

Le catalogue comporte finalement une dimension historique qui vient au secours de l'éphémérité de l'événement *in situ* : il peut être conservé et diffusé dans l'espace et dans le temps comme souvenir personnel ou comme archive disponible collectivement – au sein de l'institution qui parfois continue parallèlement à le vendre, dans les bibliothèques, ou dans les archives locales et nationales. Selon Giona A. Nazzaro et Raphaël Brunschwig, les

anciens catalogues sont des archives précieuses dans la préservation de la mémoire du Festival de Locarno qui existe depuis près de 75 ans, ainsi que comme témoin historique des us et coutumes locales. Elles s'avèrent utiles aussi lors de la mise en place de rétrospectives.

S'agissant d'œuvres anciennes, le catalogue peut posséder une valeur patrimoniale déjà à sa naissance. C'est le cas par exemple du Guide de la collection permanente du Musée Cantonal des Beaux-Arts de Lausanne offrant pour chaque reproduction des notices que l'on retrouve sur le site internet du musée : plus de 500 œuvres (parmi les 10 000 de la collection) y sont déjà reproduites et d'autres les rejoindront dans une visée de démocratisation de l'accès à l'art et de mise à disposition du patrimoine collectif.

De manière générale, les archives bénéficient d'une attention et d'une valorisation croissante. Mais selon Boris Brüderlin, directeur de RESO/Réseau Danse Suisse, s'agissant des arts vivants, ceux-ci sont surtout mus par la nécessité du live ou de la confrontation avec le public dans le moment présent et de l'exceptionnalité de la représentation. Par manque de moyens aussi, le théâtre et la danse se concentrent ainsi moins sur la trace qu'ils laissent et sur la conservation des œuvres à long terme. Aujourd'hui apparaît alors l'urgente nécessité de mettre à leur disposition les moyens financiers pour documenter et conserver leur héritage. Reste à penser sous quelle forme : Marina Porobic, commissaire d'exposition à l'Abbatiale de Bellelay et co-directrice du BONE Performance Festival relève que certains genres se laissent traduire sur les pages d'un livre plus facilement que d'autres : dès lors, comment une pratique visuelle fonctionne-t-elle sur le papier ? Que faire avec le mouvement et la parole ? Et comment les fixer ou les traduire ainsi de façon durable ? ■



« LE CATALOGUE IMPRIMÉ PERMET UN CHEMINEMENT ET DES ACCIDENTS DE LECTURE QUI SONT IMPOSSIBLES SUR LA TOILE. »

Thibault Walter, LUFF



INSTITUTIONS CULTURELLES



# LA MUSIQUE EN PERMACULTURE

La musique peut-elle adoucir les mœurs consuméristes et aller vers la décroissance en proposant d'autres modes de faire ? Les batteur·e·s BÉATRICE GRAF et GRÉGOIRE QUARTIER en sont convaincus. L'été dernier, SLOW, leur festival écologique et itinérant, l'a démontré.

# UN MODÈLE À RÉFLÉCHIR

Par Corinne Jaquiéry

« Chi va piano, va sano ; chi va sano, va bene ; chi va bene, va lontano. » Vieux comme un temps où la nature respirait encore à plein poumons, l'adage d'origine italienne met en évidence la valeur de la lenteur pour asseoir une réflexion approfondie sur les changements à initier pour entrer dans une culture durable. Avec SLOW, festival hors murs, écologique et itinérant dont la première édition a eu lieu en été 2020, la Genevoise Béatrice Graf et le Fribourgeois Grégoire Quartier, deux batteur·e·s activistes culturel·le·s ont convoqué une musique circulaire, avec le moins de déchets possibles.

« Nous les artistes vivons en plein paradoxe : notre connaissance approfondie et sensible de la planète nous rends attentifs aux enjeux vitaux et nous sillonnons la planète en avion pour nous produire par ci, par là. Certes, c'est pour exercer notre métier, mais c'est le même CO2 qui est lâché. L'urgence climatique est extrême : tous les combats qu'on peut mener n'ont aucun sens si nous perdons celui-ci. » La prise de position est affirmée. Issue du long parcours écologique de Béatrice Graf qui s'engage particulièrement dans sa ville. Elle s'élève notamment contre le projet d'une grande Cité de la musique à Genève qui, selon elle, est une menace écologique et humaine – abattage de 130 arbres et assèchement des subventions pour les petites structures.

En 2019, la batteuse rappelait l'urgence d'agir en préambule de son « Cycloton », un tour de Suisse à vélo. Grâce au cyclotone de Bernhard Zitz, un système de sonorisation autonome alimenté par l'énergie humaine créée en pédalant, elle a donné une dizaine de concerts entre Carouge (GE) et Fribourg en passant par Zürich. Le festival SLOW, qui incluait conférences, tables rondes et ateliers s'est inspiré de cette première expérience. Les spectateurs·trices venu·e·s assister aux concerts étaient invité·e·s à pédaler pour assurer la sonorisation. Un moment intense, apte à faire ressentir corporellement toute la volonté nécessaire à faire émerger une culture durable.

## NOUVELLES VOIES ARTISTIQUES

« Je développe depuis près de vingt ans une pratique en extérieur. Il faut créer de nouvelles voies artistiques minimisant l'empreinte carbone », rappelle Béatrice Graf. Si elle admet que la transition et la transformation de l'écosystème de la culture ne peut se faire du jour au lendemain, elle pousse néanmoins à changer ses paradigmes. Un message que l'artiste genevoise porte en militante jusque dans les médias romands où son appel à réduire la taille des grands festivals n'est pas passé inaperçu. « Les dinosaures n'ont-ils pas disparu parce qu'ils étaient trop gros ? », a-t-elle décoché. « C'est Grégoire Quartier, avec qui j'ai coorganisé SLOW, qui m'avait soufflé cette



question... » Ce dernier, musicien bien sûr, mais aussi co-fondateur du groupe Facebook « La collapso heureuse » qui réunit près de 30 000 membres et traite d'écologie et de philosophie, veut donner du sens aux actions artistiques qu'il mène. Aujourd'hui père au foyer et artiste, il se profile encore plus radical pour imaginer la musique du futur.

## LA PERMACULTURE COMME MODÈLE

« J'ai une vision d'une culture inspirée de la permaculture. Je ne milite pas pour que tout le monde soit mormon et ne joue plus de guitare électrique. L'électricité peut être renouvelable (ou pas). Ce qui coûte le plus cher à un concert, en termes d'énergie et de pollution, c'est aussi le transport, et le fait de jouer dans des salles avec technicien·ne·s et frais fixes de fonctionnement qui encouragent la recherche de rentabilité avant l'aspect culturel. Si on faisait des spectacles dans des bâtiments mobiles, avec des technologies low tech et du savoir-faire valorisé, dans le but de faire passer un message qui augmente la prise de conscience, on avancerait plus vite. » Selon lui, il faut s'inspirer de la fameuse fleur à sept pétales de la permaculture où tous les aspects d'un écosystème sont pris en compte. « On devrait réfléchir de manière interconnectée, et donc poser un jugement sur la globalité de nos actions », ajoute-t-il.

En janvier dernier, la première Rencontre des Musiques de Création, organisée par la Fédération Genevoise des Musiques de Création, mettait en évidence la variété et la disparité des parcours et des aspirations des musiciens d'aujourd'hui. Invitée d'une table ronde, Laurence Desarzens, vice-présidente de Swiss Music Export, présidente du Jury Prix Suisse de Musique et présidente du Festival Les Créatives à Genève, expliquait qu'il n'était pas si facile de renoncer aux tournées internationales même si la pandémie a obligé les artistes à rester chez eux.

« Nous sommes dans un petit pays, les musicien·ne·s doivent aller ailleurs pour exister alors que beaucoup d'artistes viennent nous voir de l'étranger. On s'enrichit les un·e·s et les autres de ses échanges. D'ailleurs les Suisse·sse·s se font souvent apprécier à l'étranger avant de l'être ici. »

Entre rayonnement de la culture et envie d'une culture durable, les opinions se confrontent. « Les tournées internationales pourraient être le fait du partage de la virtuosité, donc rare, et pas une manière de servir la *soft-power* de la Suisse », nuance Grégoire Quartier.

Aujourd'hui, de plus en plus touchés par la précarité, les musiciens tentent d'abord de survivre. Pour l'activiste fribourgeois, il faudrait s'inspirer des paiements directs donnés à l'agriculture pour la reconversion en bio. « On pourrait subventionner des artistes qui feraient la promotion de la transition écologique, dans la forme

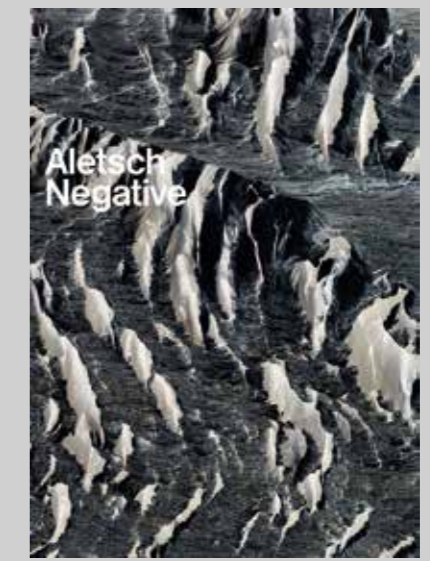
et le fond de leur musique. Le business ne serait pas empêché, et cela encouragerait toutes celles et ceux qui veulent faire avancer la transition écologique, créant du coup une sorte de « normalité » culturelle de la transition. »



[www.beatricegraf.ch](http://www.beatricegraf.ch)  
[slownow.ch](http://slownow.ch)

[www.gregoirequartier.info](http://www.gregoirequartier.info)  
[musiquesdecreation-ge.ch](http://musiquesdecreation-ge.ch)

## Publication Aletsch Negative de Laurence Bonvin



25.5 x 36 cm  
156 pages dont 59 photographies couleur  
Avec les textes de Jean-Baptiste Bosson, Federica Martini, André Ourednik, Joël Vacheron et Laurence Bonvin

En vente sur [www.manoir-martigny.ch](http://www.manoir-martigny.ch)





Une charte, un manifeste et un label, les artistes romand·e·s se rassemblent sous différentes « guidelines » pour affronter l'avenir et les crises climatique ou sanitaires.

# ARTS POUR LES ARTISTES

Par Corinne Jaquiéry



« Nous soussignés et soussignées, artistes, acteurs et actrices culturelles de tous les domaines, prenons acte de cet état d'urgence climatique et nous engageons à orienter nos activités afin de réduire immédiatement, et de façon radicale, leur impact sur l'environnement et le climat. »

274 personnes et 22 institutions, associations ou collectivités telles que le far°Nyon, Le Théâtre Forum Meyrin, Le Théâtre du Jura ou la 2b company sont signataires de la « Charte des artistes, acteurs et actrices culturelles pour le climat » lancée au printemps 2019 par l'auteur jurassien Camille Rebetez, cofondateur de la compagnie Extrapol et responsable de médiation du Théâtre du Jura (voir article sur le Théâtre du Jura) avec le dessinateur Tom Tirabosco et le journaliste genevois Pierre-Louis Chantre. « Si on ne résout pas les enjeux environnementaux, on crève tous·tes. Sans action maintenant, il n'y aura plus d'agriculture en Europe en 2100. C'est plus absolu que le Covid ou les caisses de pension. J'ai trois filles et cette question fondamentale me préoccupe tout le temps, sur le plan artistique, politique et de la médiation » alertait Camille Rebetez dans une interview donnée au journal Le Courrier en décembre dernier.

L'urgence climatique prend les artistes aux tripes. Certain·e·s d'entre elles·eux n'hésitent plus à le faire savoir en proposant des pièces totalement exemptes de traces polluantes, Le plus radical d'entre eux est peut-être le chorégraphe Jérôme Bel qui a déclaré ne plus vouloir faire prendre l'avion à ses danseurs·euses. C'est en février 2019, alors qu'il ajustait le chauffage dans son appartement parisien pour économiser autant d'énergie que possible, que Jérôme Bel a réalisé qu'au même moment, quatre de ses assistant·e·s voyageaient à Hong-Kong et à Lima pour remonter une de ses créations.

« Je suis un hypocrite, je me mens à moi-même, ma vie n'est que du mauvais théâtre » s'avoue l'artiste qui le confie plus tard à l'AFP (Agence France Presse). Il décide alors que ni lui ni la compagnie ne prendront plus l'avion.

« Cela a changé complètement ma façon de travailler et c'est très stimulant », affirme-t-il. « Même si depuis longtemps mes spectacles, mon esthétique en général, qui sont une critique du consumérisme et de son corollaire le capitalisme, ne produisent jamais d'objets polluants comme de nouveaux costumes ou scénographies. »

En Suisse romande, les artistes et les compagnies prennent peu à peu la mesure de l'urgence d'agir. Eric Devanthéry et sa compagnie Utopia ont même accouché d'un manifeste avec l'aide de la journaliste culturelle Cécile Della Torre. « Nous avons mis nos pensées en commun pour dessiner les lignes d'un théâtre durable et décroissant qui tente de faire mieux avec moins. » annonce le préambule du Manifeste. Un document posé en opensource sur le site de la compagnie pour faciliter une écriture collective par d'autres intervenant·e·s et qui décline plusieurs valeurs telle que la décélération et propose des actions comme prendre le temps de chercher ou rallonger la durée des répétitions et le nombre de représentations.

Enfin, créé par la scientifique et actrice culturelle Delphine Avrial, un nouveau label – label THQSE – spécifiquement dédié au monde de la culture est proposé aux institutions culturelles désireuses d'entrer dans une démarche écoresponsable. « Ce label peut être complémentaire à une charte. Il y a ainsi une reconnaissance des actions engagées par l'organisation culturelle. Une structuration et un suivi des démarches », souligne la porteuse de ce projet inédit. « Cela pourrait inciter un processus de fédération entre les structures culturelles autour d'enjeux communs et du partage de bonnes pratiques. »

Pour aller plus loin :  
charteclimatculture.ch  
eric-d.ch  
labelthqse.ch

# LE THÉÂTRE DU JURA EN MOUVEMENT DURABLE

Une tournée à bicyclette électrique dans tout le canton pour se présenter en juin et des portes ouvertes participatives début octobre à son inauguration, le Théâtre du Jura annonce la couleur durable de son engagement sociétal.

40 ans de patience pour faire naître un théâtre, quasi l'âge de son directeur Robert Sandoz. Une longue gestation qui permet de penser une structure théâtrale autrement.

Pour le Théâtre du Jura, la notion de durabilité commence dès sa conception qui incluait le respect du patrimoine en conservant une façade historique, même si cela affecte un peu son bilan minergie. Panneaux solaire, chauffage à pellets ou finitions respectueuses avec un choix de revêtement intérieur, comme le bois ou le liège, décidé en équipe, tout participe à rendre le bâtiment le plus écologique possible alors que 75% des travaux doivent être confiés prioritairement à des entreprises de proximité.

« Pour moi, la durabilité est transversale et a deux aspects », relève Robert Sandoz. « Des mesures purement écologiques de fonctionnement insérées dans une économie circulaire comme le fait d'acheter du mobilier recyclé pour nos bureaux, mais aussi une manière de concevoir la société. » Selon le directeur, également metteur en scène de textes forts comme « D'acier » de Silvia Avallone qui évoque la fin d'un monde industriel en Toscane, des actes écologiques, sans le changement sociétal qui va avec, seraient dénués de sens. Pour ce « fan » d'Edgar Morin, il faut penser un monde complexe où tout est lié. « Quand je parle de complexité, je me réfère au sens latin élémentaire du mot complexus, ce qui est tissé ensemble », rappelle le sociologue français.

Le Théâtre du Jura sera donc aussi celui de sa population et intégré dans le tissu sociétal jurassien. « Notre chargé de médiation Camille Rebetez est un des initiateurs de la Charte des artistes, acteurs et actrices culturelles pour le climat dont le théâtre est bien sûr signataire. Il ne suffit pas de dire, je crée dans mon théâtre et je reste là par souci d'écologie. Nous allons agir sur la mobilité des publics et revoir le mode des tournées désormais plus locales en déplaçant nos spectacles dans les villes et villages du canton. Mutualiser les programmations avec les autres théâtres romands. Créer en circuits courts avec des artistes jurassiens, être attentifs à la fabrication de la scénographie, etc. »

Pour ce passionné de théâtre, exigeant et populaire dans le bon sens du terme, il n'y aura pas de repli nationaliste qui ne ferait jamais venir de théâtre de l'étranger dans le Jura. Cela arrivera encore, mais de manière réfléchie. Selon Robert Sandoz, il ne faut pas se contenter de faire des spectacles à morale écologique, mais instaurer une participation et une médiation autour des spectacles. « Les spectateurs, doivent prendre conscience, particulièrement les enfants, de leur capacité d'action. Avec la culture, on peut changer des choses. Il n'y a pas d'avant et d'après. Nous sommes en mouvement et il s'agit d'influencer ce mouvement vers la durabilité. »

www.theatre-du-jura.ch



« NOUS SOMMES EN MOUVEMENT ET IL S'AGIT D'INFLUENCER CE MOUVEMENT VERS LA DURABILITÉ » Robert Sandoz, directeur



**« LES PAYSAGES »****« SONT POLITIQUES »**

Par Antoine Bal

De l'infiniment local au vertige globalisé, LAURENCE BONVIN et ALINE SEIGNE capturent quelques prophéties environnementales en Valais. Photographie, film ou dessin, les deux artistes visuelles ont en commun de penser la transformation des territoires.



© Laurence Bonvin, de la série Post T., 2015

« Le glacier est vivant. Je l'ai senti en y travaillant au quotidien. » Pour son projet de résidence avec Matza organisée par Séverin Guelpa sur le glacier d'Aletsch en 2018, la photographe Laurence Bonvin s'est volontairement inscrite en négatif des images courantes de glaces éternelles. Contre l'idée que ces géants montagneux seront toujours là puisqu'ils l'ont toujours été. Au contraire, elle y a filmé les flux. En s'écoulant, la beauté minérale chronique une disparition annoncée. Le cauchemar de notre temps accéléré. En surface, les dépôts sombres sont les témoins de carbone de l'aviation et de la pollution atmosphérique.

Les images de Laurence Bonvin superposent toujours des couches informées par un passé, un présent et l'obsession de ce qu'un territoire pourrait devenir. « Le glacier est une mémoire climatique. C'est vertigineux de confronter cette immensité précieuse à notre temps humain si infime en comparaison, et pourtant responsable de sa fonte accélérée. Rentrer dans cette temporalité géologique m'a transformée. »

La transformation des territoires questionne Laurence Bonvin depuis longtemps. Elle qui a grandi dans le Valais se demandait, petite, pourquoi on détruisait la nature pour construire des stations de ski. Depuis, l'artiste repère et épuise des lieux pour transmettre esthétiquement leurs complexités sémantiques. Dans les années 2010, ses films et ses séries photographiques sur les architectures périphériques en Afrique du Sud (*Blikkiesdorp, In&Out*), contiennent les stigmates de la ségrégation. Dans *Post Tōhoku*, les efforts humains de

reconstruction d'environnements dévastés par le tsunami de 2011 sont si colossaux qu'ils recréent visuellement de nouveaux paysages désolés. « Dans ces no man's land, j'avais parfois l'impression qu'une seconde catastrophe avait eu lieu. »

Laurence Bonvin rappelle qu'un paysage n'existe pas ex-nihilo, que dans le mot « paysage » il y a « pays » et que dans « landscape » il y a « land ». « Les paysages sont façonnés par une histoire, des réalités sociales et économiques. Les paysages sont politiques. »



© Laurence Bonvin, de la série Aletsch Negative, 2020

**ESTHÉTIQUE DE L'ÉMEUTE**

Les mains dans la terre, l'artiste et agricultrice Aline Seigne utilise un dispositif tout ce qu'il y a de plus inoffensif : un papier, un crayon, une économie de moyens revendiquée. Pourtant, elle joue sur des rapports d'échelle où l'intention est écologiquement critique. Ses dessins d'observations « sur le motif » – plantes et paysages sauvages ou cultivés – entrent en collision avec des images beaucoup plus sombres de catastrophes industrielles, de champignons atomiques, de vanités. Des scènes d'émeutes, aussi : sur une affiche en sérigraphie qu'elle a réalisée pour les journées internationales des luttes paysannes, devant un immeuble qui s'écroule, des personnages urbains à capuches travaillent aux champs. « Ils font le kata de la houe, comme ces paysans d'une île du Japon. En fait, tout en retournant la terre, ils chorégraphient des mouvements d'attaque et d'autodéfense. »

Ce sont des images de résistance. Car la souveraineté alimentaire est un enjeu à défendre qu'Aline Seigne, genevoise d'origine, cultive depuis de nombreuses années. Elle s'est occupée collectivement pendant plusieurs années d'une ferme en France. Aujourd'hui, elle s'est installée dans le Valais pour tenter de vivre davantage de son travail d'artiste. Elle vient d'ailleurs d'obtenir une bourse pour réaliser un travail de recherche sur le quartier de Sous-Géronde, à Sierre, où elle habite. « C'est un ancien quartier de logements ouvriers où vivent encore des travailleurs de l'usine à la retraite. Ils cultivent leurs parcelles de jardins communautaires. Le lieu s'est transformé parce qu'il a été vendu par l'usine et va disparaître au profit d'une reconstruction ou d'une rénovation. Ce qui m'intéresse, c'est comment l'organisation de l'emploi de ses jardins a évolué en lien avec l'histoire de l'usine, et ce qu'il en reste, avec son potentiel d'autogestion collective entre différentes communautés. »



© Aline Seigne, 17 Avril, 2017



© Aline Seigne, d'après une publicité pour tronçonneuse, 2014

**ÉDHÉA, ÉCOLE ÉCOLO ?**

Puisqu'on est en Valais, autant faire le lien avec le précédent numéro sur « L'École du futur ». On trouve en effet sur le site de l'École de Design et Haute École d'Art du Valais (édhéa) un nombre non négligeable de programmes, cursus ou projets développés autour de la relation entre recherche artistique et dimensions environnementales. Un Master of Arts in Public Spheres (MAPS) d'abord, formation sur deux ans qui dissémine dans plusieurs lieux des espaces de recherche collective et d'interventions artistiques liées à la sphère publique, au cœur d'une vallée devenue laboratoire international pour l'étude des effets écologiques liés aux bouleversements climatiques. A noter aussi le programme « dispositifs artistiques et sensibilisation aux changements climatiques » en cours depuis 2019. Ce projet de recherche consiste à mobiliser l'art comme outil d'implication populaire pour chercher des solutions créatives aux enjeux environnementaux contemporains, avec les résidents d'un quartier pilote de Sierre.

**ART ET COHÉRENCE**

« Qu'est-ce que la nature, aujourd'hui ? Elle commence et elle s'arrête où ? » se demande Aline Seigne. C'est aussi notre rapport utilitariste à cette « Nature » que met en évidence Laurence Bonvin dans ses travaux photographiques. Dès lors, comment se (re)positionner en tant qu'humain, en tant qu'artiste ? Sa période sud-africaine l'a obligée au décentrement. Tout comme entrer en relation avec le glacier – puis la crise – a précipité la recherche d'une adéquation entre mode de vie et propos artistique. « Je suis quelqu'un qui a beaucoup pris l'avion. Je me suis beaucoup déplacée. J'ai décidé que ce n'était plus tenable, qu'il fallait être au moins autant locale que globale. Mais je ne veux pas me poser en référence morale. Je ne suis pas militante. Je fais mon travail d'artiste et si ce travail peut aider à aiguïser ou tiffeler non pas une sensiblerie mais des sensibilités, c'est déjà un début. »

Dans l'accélération du rapport au temps, du flux des images fixes ou en mouvement, la photographe se demande souvent comment en faire exister une qui reste. Ce qu'elle ne sait pas encore, c'est que quelque part au milieu des montagnes, son affiche d'*Aletsch Negative* a trouvé une place dans la cuisine d'Aline Seigne. ■



Depuis leur arrêt forcé, les injonctions aux milieux artistiques n'ont jamais été aussi pressantes, comme si le manque de confrontation à la puissance des œuvres des artistes laissait actuellement le champ libre aux prophéties sur ce que devrait – et ne devrait pas – être la création. Et pour passer de la théorie à l'action, on y conditionne parfois même son subventionnement.

CEUX

QUI

Par Patrick de Rham



EN PARLENT LE PLUS

L'art est sommé d'être plus durable, plus horizontal, plus numérique, plus inclusif ou plus populaire, plus collaboratif, plus social. On prône une exemplarité carbone, un art du *care*, moins élitiste mais moins populiste, ou alors qui crée des emplois et des opportunités économiques en circuit court mais long. On s'exprime – enfin surtout ceux qui ne trouvaient déjà pas les faveurs des institutions internationales – pour l'arrêt des tournées, ou au contraire pour un art moins villageois, avec plus d'échanges.

Cette agitation serait-elle le signe d'un delirium général dû au terrible manque artistique conjoncturel? Exprimerait-elle des changements idéologiques urgents dans le milieu culturel? Découlerait-elle de tentatives d'instrumentaliser la crise pour y promouvoir des doctrines préexistantes? Il y a probablement un peu de tout cela.

L'art est en constant mouvement. Il est rarement un remède direct contre les crises, mais permet de les pressentir, de partager ce qui est différent, ce qui n'est pas directement formulable, de cristalliser un instant ce qui est gazeux. L'artiste n'en est pas moins par définition un-e activiste: il-elle crée, pose un objet qui, par sa présence, a l'ambition de changer notre perception du monde. D'abord minoritaires, ses sujets, questions et esthétiques

préfigurent régulièrement les débats publics. Les volontés d'inclusion, de décolonisation, de fluidification des genres, d'horizontalisation des processus, de développement durable, d'adresse différente au public, de remise en cause des formats et des méthodes de production n'ont pas fait exception: elles sont ainsi dans les discussions et les préoccupations des artistes depuis des dizaines d'années – c'est à dire depuis bien plus longtemps que dans celles des prédicateurs-trices culturels. Jadis, c'est à dire peu avant mars 2020, celles-ceux enjoignaient d'ailleurs plutôt celles-ceux à laisser de côté ces questions – les taxant d'idéalisme, d'extrémisme voire d'élitisme – pour les enjoindre à se conformer à une réalité consumériste normalisée censée leur ouvrir les portes des marchés et des cultures populaires. Si on y pense, c'est cela qui n'a pas beaucoup changé.

Quel crédit accorder à la refonte de la politique de mécénat d'une chaîne de supermarché helvétique autour des « pratiques équitables et durables » au moment où elle fait la une des journaux autant pour son refus de payer correctement ses milliers d'employé-e-s au chômage partiel tout en faisant des bénéfiques records? Quelles intentions a vraiment le gouvernement suisse quand il arrête, pendant la pandémie, les institutions culturelles avant toutes les autres, puis conditionne le financement de leur relance à leur transformation à long terme, les qualifiant de facto de non essentielles, puis d'obsolètes dans le new normal hygiénico-numérisé? Comment peut-on entendre dans ce cadre ses

« FAIRE CONFIANCE AU POUVOIR TRANSFORMATEUR DE L'ART EN LUI-MÊME, AUX ARTISTES POUR CHOISIR LEURS SUJETS ET REPARTIR HUMBLEMENT DU TERRAIN, SANS PATERNALISME »

injonctions à plus de durabilité et d'égalité au moment où la Confédération signe les traités de libre-échange avec l'Indonésie, refuse de limiter les exportations d'armes vers les pays en guerre et a appelé à refuser l'initiative pour des multinationales responsables? Il est difficile de s'imaginer que l'art aie la mission de recoller la fracture sociale alors que tout le système s'emploie à la créer, en commençant par le système éducatif. Il est surhumain de penser que l'artiste devrait convaincre le monde entier de se mettre à l'écologie à la place des États et des industries. Est-ce que cette injonction du monde de l'art à une impossible impeccabilité ne serait pas plutôt une manière de décrédibiliser ses critiques régulières du système politique et économique?

Il y a un point où les prophètes de la disruption ont sans aucun doute raison: l'économie globalisée est en effet dans une transition majeure: le capitalisme d'hydrocarbures, conscient des limites de ses ressources, s'est transformé en capitalisme numérique – version américaine ou chinoise, les deux modèles se ressemblant de plus en plus. Son nouveau modèle économique n'est ni plus ni moins la manipulation des émotions, des opinions et des désirs – on comprend bien pourquoi le contrôle des artistes est un enjeu capital dans cette entreprise – servant le phagocytage de l'entier des activités économiques – culture, finance, santé, transports, commerce de détail – entre abus de position dominante et confiscation de plus en plus totale des richesses. Cette transition, pour laquelle la pandémie est une aubaine, ne contient pas, comme s'époumonent à le dire Greta Thunberg ou Aurélien Barrau, le moindre début de volet écologique, décolonisant ou égalitaire, même si les meilleurs éléments de son marketing peuvent être qualifiés de greenwashing, de blackwashing et de queerwashing – d'autant plus simples que le contrôle des canaux médiatiques est partie du système. L'art est alors sommé de s'intégrer à cette nouvelle version du néo-libéralisme: il serait sa bonne conscience, son divertissement préféré, le simulacre de ses préoccupations de façade; il pourrait même devenir son meilleur produit.

Une définition de l'écologie est « le rapport triangulaire entre les individus d'une espèce, l'activité organisée de cette espèce et l'environnement de cette activité ». Alors justement, si on veut réellement considérer celle de l'art, il nous incombe à nous, directions d'institutions de monstration, de subvention, de mécénat, de retrouver notre

place d'encouragement. Faire confiance au pouvoir transformateur de l'art en lui-même, aux artistes pour choisir leurs sujets et repartir humblement du terrain, sans paternalisme, en remplaçant les injonctions par un respect et une défense de leur autodétermination, de leur diversité et – ce qui me semble capital ces temps-ci – de leur rôle de proposition, autoporteur, dans la société. Car, comme dit si brillamment l'artiste finlandais Jaakko Pallasvuori, fin observateur des tendances idéologiques dans le monde de l'art:

« Art cannot respond  
Art cannot respond urgently  
Art cannot respond.  
When art responds art becomes a response.  
And a response is really necessary. Change is necessary. A complete cultural shift in direction is absolutely necessary. Art cannot respond. Art cannot be care. Art is a demon. Art is the east wind, the exterminating angel. »\*

\* I don't care (jan. 2021) – Jaakko Pallasvuori. journal.rupert.it/interdependence-and-care/i-dont-care/

DANS L'ŒIL DE PITCH

LES MILIEUX CULTURELS  
AU FOND DU TROU





# CRÉATIVITÉ ET DURABILITÉ: QUELLE VOIE SUIVRE?

Réchauffement climatique, taux de CO<sub>2</sub>, déplacements et activités fortement réduits en raison de la pandémie du Covid-19... la culture est sous pression pour faire autrement. La question suivante se pose : l'exigence écologique est-elle un risque ou une opportunité pour la créativité ? Par Dr Aviel Cahn, directeur général du Grand Théâtre de Genève

La question est particulièrement pertinente dans les arts de la scène, à l'inverse des arts plastiques et de l'architecture où tout se conserve. En effet, quoi de plus éphémère qu'une représentation théâtrale, une performance ou un lever de rideau à l'opéra ? Il est essentiel pour des acteurs-trices culturels et les grandes institutions de développer une stratégie écologique, avec un plan d'action intégrant économies d'énergie, emploi raisonné des transports polluants, recyclage des moyens employés (par exemple aux décors et costumes). On peut citer à cet égard le projet PAROS de la Ville de Genève, qui réfléchit à mutualiser les accessoires et costumes parmi plusieurs acteurs comme Vidy, la RTS, la Comédie et nous. Le Grand Théâtre de Genève applique déjà un certain nombre de mesures et a entamé une réflexion plus large, comme un point central de sa démarche : l'identification des

matières employées pour les décors, la réduction du plastique, le contrôle auprès de nos fournisseurs et le recours aux ressources énergétiques alternatives. De la même manière, la scène lyrique genevoise développe d'importants moyens pour diffuser mondialement des productions qui auraient été autrement annulées à cause de la pandémie, par exemple *Pelléas et Mélisande* revisité par Sidi Larbi Cherkaoui, Damien Jalet et Marina Abramović et *La Clémence de Titus* mise en scène par la figure suisse du théâtre européen Milo Rau.

Pour autant, il faut avoir le courage d'affirmer que la créativité, la qualité artistique, la nécessité de se réinventer impliquent des acquisitions, de nouveaux matériaux, de l'énergie, une bonne dose de risque, le tout au service du processus créatif. À plus forte raison qu'en Suisse Romande, la plupart des scènes ont une forte identité de *stagione* et non de répertoire. On ne peut pas jouer éternellement les mêmes œuvres, dans les mêmes décors, avec les mêmes idées, portées par d'anciens créateurs-trices, sinon l'opéra – comme les autres arts de la scène – se transformera en musée coupé du monde contemporain et de ses enjeux. Il deviendra la tour d'ivoire réservée à quelques nostalgiques, ce dont personne ne veut.

## FAIRE PLUS AVEC MOINS

Il faut souligner ici une certaine hypocrisie, qui consiste à réclamer de la culture qu'elle fasse toujours plus avec moins. « Soyez créatifs, attirez un public diversifié, faites rayonner votre institution à l'international » s'entend-on dire. Dans le même temps, on exerce une pression technocratique, règlementaire, financière et maintenant écologique. C'est important : il faut exister pour et selon les règles de notre temps. Mais il faut être aussi réaliste et avoir la créativité au centre de notre attention.

À son arrivée au NTGent, Milo Rau a d'ailleurs publié son Manifeste de Gand, dont l'un des dix points demande que « Chaque production doit être montrée dans au moins dix endroits dans au moins trois pays. Aucune production ne peut être retirée du répertoire NTGent avant que ce nombre ait été atteint. » Une ambition juste et pertinente. Les institutions culturelles sont comptables de l'argent public et responsables socialement et écologiquement, mais ce qu'on leur demande et ce qu'elles veulent faire avant tout c'est imaginer, inventer et créer. ■



# METTRE EN LUMIÈRE LE TRAVAIL DES FEMMES ARTISTES AU QUOTIDIEN

Par Anne-Claire Adet

1971-2021. Il y a 50 petites années à peine, les femmes obtenaient le droit de vote en Suisse. Quand et comment marquer cet anniversaire ? Chaque jour, en redonnant de la visibilité aux femmes artistes. Une volonté qui s'inscrit dans la continuité du numéro de mars 2019 où Culture Enjeu consacrait un dossier à la question.

Comme chaque année, la maison d'édition genevo-lausannoise art&fiction publie un agenda. Pour 2021, c'est un agenda « Deux mille vingt-et-une », un projet confié à la photographe et metteuse en scène Dorothee Thébert et à l'historienne de l'art Stéphanie Lugon. « On s'est vite aperçues que l'un des problèmes majeurs pour les femmes, c'est de manquer de modèles, de références, d'autres femmes qui disent que devenir artiste c'est possible », expliquent-elles. Alors elles se mettent en quête.

L'historienne de l'art Stéphanie Lugon fouille dans la base de données Sikart, le dictionnaire de l'art en Suisse, afin de faire émerger les artistes vivantes en 1971. « L'envie était de rassembler le plus de femmes possibles pour fêter cet anniversaire ! » affirme-t-elle. C'est finalement 940 invitées qui se baladent dans les pages de l'agenda. Leurs noms et disciplines sont égrenés au fil des jours : un rappel quotidien que les femmes artistes, bien que souvent invisibilisées, marquent littéralement chaque page de l'histoire de l'art en Suisse.

Dorothee Thébert a choisi de faire résonner les noms de ces pionnières avec des artistes contemporaines. Elle contacte des artistes de son entourage, puis d'autres par capillarité, et leur demande de parler de femmes qui les ont inspirées. Au fil des mois, on retrouve Caroline Bachmann, Virginie Delannoy, Christine Sefoloshia, Vidya Gastaldon, Mai-Thu Perret, Naomi Del Vecchio, Anne Peverelli avec Suzanne Kasser, Céline Masson, Line Marquis, Cécile



N'duhirahe, Delphine Reist, Livia Gnos et Marie Griesmar. À côté de leurs portraits, réalisé dans leur atelier à l'issue de la conversation, chacune raconte le parcours d'une autre et se raconte elle-même : « Quand j'ai découvert ce qu'elle faisait, ça m'a vraiment ouvert les yeux sur le fait que mon travail d'artiste pouvait rejoindre mes idées militantes. » se souvient la plasticienne Cécile N'Duhirahe au sujet de l'artiste multidisciplinaire Sasha Huber. Les entretiens sont transcrits de manière brute, dans un langage oral. Seuls des espaces suggèrent les ellipses de la conversation.

Au-delà de l'objet d'art, l'agenda « Deux mille vingt-et-une » s'inscrit dans une démarche : interroger ce qui fait archive, l'un des fils rouges du travail de Dorothee Thébert. « L'entretien dont on garde une trace brute constitue des archives, un instantané » suggère-t-elle.

Les changements s'opèrent lentement. La réalisation de l'agenda a donné l'occasion d'intégrer la vidéaste Carole Roussopoulos à Sikart, citée en référence par Delphine Reist. Ce n'est pourtant pas qu'une question de quantité, mais bien de qualité des archives : « Aujourd'hui sur Sikart, dans les artistes contemporaines, 40% sont des femmes. Mais beaucoup ont des fiches très incomplètes, avec seulement un nom et une date. » détaille Stéphanie Lugon. « Des femmes qui attendent que l'on fasse des études sur elles. » Un appel à prolonger ce projet, dans les milieux artistiques et au-delà, pour que l'histoire suisse n'appartienne plus seulement aux hommes. ■





# CINÉMA

En cette période de Covid, voir un film chez soi, même sur le grand écran d'un home-cinéma, n'a rien à voir avec le fait de sortir, retrouver sa salle de cinéma, faire la queue, prendre son billet, voir le film choisi en compagnie d'un public chaque fois différent dont les réactions vous apportent convivialité et partage bienvenus.

Aujourd'hui, désolé de voir les cinémas fermés, il me reste heureusement la mémoire pour revivre nostalgiquement quelques-uns de ces moments magiques vécus dans les salles obscures.

Par Gérald Morin

# MON AMOUR

## MA PREMIÈRE PROJECTION...

En Valais, dans ce canton catholique empreint de Contre-réforme et dont les autorités n'avaient jamais négligé le pouvoir temporel de l'Église et sa capacité de censure, – nous sommes en 1952 – le cinéma était souvent vu comme une opération du diable. Une commission très sévère ne permettait aux jeunes de moins de 16 ans de ne voir que des films comme *Blanche Neige et les 7 nains*, *La Belle au bois dormant* ou *Simbad le marin*. Pour les 16 à 18 ans, c'étaient quelques policiers bien gentils, des *Maigret*, *Le Gorille* avec Lino Ventura, ou éventuellement des films bien-pensants avec Jean Gabin ou Pierre Fresnay. Quant aux projections autorisées à partir de 18 ans, elles correspondaient à celles conseillées aujourd'hui aux enfants de 10 ans. Il fallait aller dans le canton de Vaud voisin, canton d'obédience protestante, pour pouvoir entrer dans une salle obscure à l'âge de 9 ans. Ma mère – pour mon anniversaire – m'emmena à Aigle voir *Ladri di Bicicletta* de Vittorio de Sica. Ce film, à l'époque, était interdit en Valais : il racontait l'histoire d'un vol, activité bien évidemment contraire aux bonnes mœurs et pouvant donner un mauvais exemple à la population. Et dire que ce *Voleur de Bicicletta* avait déjà obtenu l'Oscar du meilleur film étranger en 1949 ! Je sortis de la projection les yeux éblouis, le cœur battant la chamade, rêvant d'Italie, de Rome, de rues pleines de gens, de drame, d'amour filial, d'un monde qui jusque-là m'était inconnu et qui pourtant existait bel et bien en dehors de mon cher cocon familial.

## ... SUIVIE DE TANT D'AUTRES

À partir de cet instant, je ne fis que courir vers ces salles obscures où j'allais chercher et découvrir des univers inattendus, merveilleux, parfois terribles.

Cette course à l'écran commença durant ma jeune adolescence. Nous passions chaque année le mois de juillet à Sori, petit village italien de la côte ligurienne. Tous les soirs, en plein air, dans une arrière-cour poussiéreuse, y étaient projetés deux films : une comédie à l'italienne ou un péplum suivi d'un western américain ou d'un film policier. On passait de Toto à John Wayne ou d'Aldo Fabrizi à Robert Mitchum. Pour quelques lires, gelato compris, ces soirées rassemblaient joyeusement familles bruyantes et jeunes enfants turbulents dans un climat cordial, chahuteur proche des ambiances décrites par Fellini dans *Roma*. Il y avait parfois presque autant de show au milieu des spectateurs que sur l'écran !

Quelle différence avec cette projection à Brighton du *Ben Hur* de William Wyler (1959) dans une très grande salle et sur un énorme écran immaculé. Le public très *british* restait parfaitement silencieux et concentré alors que sur l'écran Charlton Heston fouettait avec énergie ses chevaux dans une folle course de char.

Dix années plus tard, dirigeant le cinéclub universitaire d'Aix-en-Provence, je projetai *Le mécano de la « Général »* de et avec Buster Keaton (1926). Entrée gratuite, nous étions en mai 1968. La salle était petite, les chaises inconfortables, mais le film un petit chef d'œuvre du muet. Quant au public estudiantin soixante-huitard, chauffé à bloc par la grève générale et les manifestations, il démolit entièrement la salle devant un Keaton imperturbable essayant sur l'écran de rattraper sa locomotive.

Retour à Genève en 1970. À « L'Écran » petite salle au premier étage d'un vieux cinéma (aujourd'hui disparu) de la rue Jean-François Bartholoni. On y projetait *L'Extravagant Mr Ruggles* (1935) de Leo McCarey, une comédie-western interprétée par le génial et hilarant Charles Laughton.

Il était 10 h 00 du matin. Nous n'étions que deux spectateurs. Un suisse-allemand et moi. Il fallait au moins trois entrées payantes pour que le projectionniste accepte de lancer le film. Nous payâmes donc chacun un demi-billet supplémentaire. Lui au fond de la salle, moi dans les premiers rangs. Dans cette salle pratiquement vide, à la forte sonorité, je réagissais allégrement à chaque scène comique. Et mon voisin d'outre-Sarine se manifestait aussi chaque fois, à son tour, mais avec quelques secondes de retard. On aurait cru entendre l'écho au sommet d'une de nos montagnes. C'était presque surréaliste !

Un dernier souvenir de 1988. En pleine *perestroïka*, je me trouvais à Tbilissi, la capitale de la Géorgie, en repérage pour la production d'un film Italo-soviétique. Marcello Mastroianni, qui devait jouer dans ce film, nous accompagnait. Nous saisismes cette occasion pour présenter 8 ½ de Fellini dans une salle de plus de 1500 places. Apprenant la présence de



« JE SORTIS DE LA PROJECTION LES YEUX ÉBLOUIS, LE CŒUR BATTANT LA CHAMADE, RÊVANT D'ITALIE, DE ROME, DE RUES PLEINES DE GENS, DE DRAME, D'AMOUR FILIAL »

l'acteur italien, près de 2000 personnes occupèrent bruyamment la salle. Dès que ce dernier monta sur scène, il fut accueilli par une longue standing ovation qui n'en finissait plus. Puis les lumières s'éteignirent, l'écran s'illumina et, comme dans une cathédrale pendant la grand'messe, un profond silence s'installa dans le public qui buvait religieusement chaque scène du film comme nous l'avions fait en 1969 pendant le Festival de Cannes lors de la projection d'*Andrei Roublev* de Tarkovski.

Comme cela nous manque de nous retrouver tous ensemble à vivre des émotions sur grand écran. Comme elles nous manquent nos salles de Cinéma ! ■



# LA FERRAILLE ET LA FOUGÈRE

Par Christophe Gallaz

L'écologie, la culture et leurs relations. Ce thème visite aujourd'hui ce magazine. Et j'y lance un récit de vieil enfant – moi. Dont l'environnement naturel autour de la maison familiale aura façonné la culture, quels qu'aient été ses enrichissements ultérieurs. Mais je précise : quand j'écris culture, je n'évoque pas celle qu'on envisage comme un moyen de diversion collective à l'usage des populations émiétées par la pandémie coronavirale en cours. Ou celle qu'on définit comme un corpus de références à la disposition de ses entrepreneurs et de ses commentateurs. Ou celle qu'on décrit comme un apport économique agrémenté de nuitées festivières.

Non. J'évoque la culture enfouie dans les êtres et muette en apparence. Celle qui travaille leur sous-sol, comme par effet d'imprégnation. Celle qui devient l'instinct de leur présence au monde. Celle qui, mise en action, peut masser le corps social en douceur et le transformer. Se manifester comme un aiguiseur de la sensibilité. Devenir un moyen pour chacun de se connaître au sein de ses congénères. L'inviter à la distanciation mentale et donc à l'autocritique. Et plus tard, catalyser la grande conversation possible au sein des communautés humaines. Et pour finir, inspirer les contestations publiques indispensables à la démocratie.

La culture, en somme, qui concourt au « développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés », selon Le Petit Robert. Et fondée sur quoi, cette culture-là ? Par les observations que tu peux accomplir dès ton âge de cinq ans, ou de dix, ou de quinze ou même de vingt. En t'approchant de ces instances prodigieuses que sont l'herbe des champs, les oiseaux dans leur espace, les animaux sauvages dans leurs territoires et les forêts infinies. Pas pour emmagasiner leur souvenir dans ta mémoire à la façon d'un paradis perdu tout rayonnant de nostalgie ! Non. Pour qu'elles te rappellent sans relâche, jusqu'à la fin de ta propre trajectoire existentielle, quelques principes et quelques processus insignes. Et quelques devoirs. Consistant à conjecturer jusqu'au bout, dans le paysage des choses et des vivants, les tenants et des aboutissants les plus discrets. En saluant la splendeur de leurs ajustements réciproques ou vomir l'horreur de leurs désajustements.

Par exemple : tu te promènes tout petit dans un sous-bois, un jour de printemps, en tenant la main de ton père ? Et ton regard aperçoit tout à coup une jeune feuille de fougère qui transperce la couche pourrie des feuilles d'arbre tombées l'automne précédent ? Miracle dans l'instant, puis miracles différés jusqu'en ton plus

vieil âge ! Parce que des années plus tard, tu comprendras de plus près les créations d'un Jean Tinguely. Tu les comprendras sensoriellement, dans la mesure où tu te seras construit comme une chambre d'échos visuels, sonores, narratifs et poétiques inlassablement mis à ricocher dans ta personne.

Mais des échos si vivants qu'ils se mueront en antennes. Au point de te suggérer que Tinguely, dans son art, considère et traite la ferraille rouillée comme si c'était les feuilles pourries. Et qu'en articulant ces feuilles pourries de rouages en poulies, il les transperce d'un mouvement qui est la feuille de fougère. La feuille verte du sous-bois. Alors ce Tinguely-là, même mort le 30 août 1991, tu l'embrasserais. Et le reste des actualités culturelles gavant ton journal ou ton poste de télévision, entre le dernier Prix Goncourt et la dernière exposition du Mamco, n'aurait pas d'importance pour toi. À moins qu'ils se hissent, si tu le lis ou la regardes, au niveau de tes éblouissements dispensés par la fougère et la ferraille. C'est leur chance et leur difficulté. Voilà le jeu. □



➤ + Play Suisse

## Toute la Suisse sur vos écrans.

Des films, des séries  
et des documentaires  
suisse à volonté.



Inscrivez-vous maintenant  
[playsuisse.ch](https://playsuisse.ch)



une idée SRG SSR



JAB  
CH-1003 Lausanne  
P.P. / Journal

Poste CH SA

Culture En Jeu, Rue du Petit-Chêne 25, 1003 Lausanne



Henry Purcell

# Didon et Énée

2 – 11.5.2021

DÈS CHF 17.–

GTG.CH